

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

NATIONALISME

Bénéï, Véronique
LAIOS/IIAC (CNRS-EHESS), France

Date de publication : 2016-09-01

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.021>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

En 1990, l'historien Eric Hobsbawm prophétisait la fin des nations et nationalismes. Pourtant, jamais autant d'États-nations n'ont vu le jour que dans le dernier quart du vingtième siècle. Leur importance dans le monde contemporain est telle qu'elle évoque un « système mondial ». Plus : nombre de conflits politiques aujourd'hui mobilisent des pulsions nationalistes qui soit président à la fondation d'un État-nation, soit en dérivent. La volonté de (re-)créer une communauté nationale y est portée par une espérance et un désir de vivre ensemble fondé sur la redéfinition de bases communes (langue, religion, etc.). Voici vingt ans, le nationalisme constituait un pré carré de l'histoire et de la science politique. À présent, il occupe une place centrale dans les travaux d'anthropologie politique.

« *Nationalisme* », « *national* », « *nationaliste* » – *Ajustements sémantiques*. Le nationalisme se définit comme principe ou idéologie supposant une correspondance entre unités politique et nationale. La nation n'est cependant pas « chose » mais abstraction, construction idéologique dans laquelle est postulé un lien entre un groupe culturel auto-défini et un État. L'implication émotionnelle qu'elle suscite est, elle, bien concrète. Plus qu'une idéologie, d'aucuns considèrent le nationalisme comme sentiment et mouvement : de colère suscitée par la violation de l'intégrité politique et nationale, ou de satisfaction mû par sa défense.

Sentiment et mouvement, le nationalisme produit, entretient et transmet une implication émotionnelle autour de l'abstraction de la nation, potentiellement productrice de violence. La distinction entre « national » et « nationaliste » est ténue, davantage une question de perspective que de science objective. On oppose souvent le « simplement national », entendez « qui relève d'un intérêt légitime pour la nation », au « condamnable nationaliste », à savoir ressort de passions irrationnelles. Or, il

s'agit davantage d'une question de point de vue. Importante pour l'analyse anthropologique, cette relativité permet de transcender les distinctions infructueuses entre « nations établies » (censées appartenir à la première catégorie) et « nations plus récentes » (reléguées à la seconde) qui balisent les réflexions les plus éclairées sur le nationalisme.

Nationalisme, nationalisation et éducation. Le nationalisme a partie liée avec la nationalisation comme mise en œuvre d'un régime d'identification nationale. Celle-ci fut longtemps associée à des modèles de modernisation où la scolarisation était prépondérante. Le modèle sociologique universaliste d'Ernest Gellner (1983) au début des années 1980 a encadré maints programmes éducatifs, des appareils d'État comme des agences d'aide internationale. Dans cette perspective associant modernisation, industrialisation et nationalisme laïque, opèrent une division industrielle du travail et une culture partagée du nationalisme tenant ensemble les éléments d'une société atomisée par le procès d'industrialisation. Cette culture, homogène, doit être produite par la scolarisation, notamment primaire. Si la perspective gellnérienne est depuis longtemps disputée au vu du nombre de contre-exemples, où nationalisme exacerbé accompagne industrialisation faible ou, inversement, industrialisation poussée voisine avec nationalisme religieux, la plupart des États-nations aujourd'hui retiennent la corrélation entre scolarisation de masse et culture de sentiments d'appartenance nationale. En concevant l'éducation comme stratégie stato-centrée d'ingénierie sociale servant les structures hiérarchiques de la reproduction sociale (Bourdieu et Passeron 1990), cette perspective omet l'agency des citoyens ordinaires, autant que la contextualisation historique des conditions de production des mouvements nationalistes en contexte colonial, d'où sont issus maints État-nation récents.

Nationalisme, colonialisme et catégories vernaculaires. Le cas des nations plus récentes appelle clarification concernant le legs des structures politiques européennes. Dans les sociétés autrefois sous le joug colonial, l'émergence d'une conscience nationaliste et la mobilisation contre les dirigeants coloniaux furent des processus concomitants. Citoyenneté et nationalisme furent étroitement associés, puisque la lutte pour l'indépendance assistait celle pour l'acquisition de droits fondamentaux. La conscience d'un sujet national libre s'est forgée de pair avec l'établissement de droits (et devoirs) de citoyen. Elle a aussi nécessité une accommodation vernaculaire de concepts initialement étiques.

La sensibilité des anthropologues à l'égard des catégories vernaculaires opérantes dans les idiomes rituels, culturels et linguistiques et les pratiques de socialisation afférentes, contraste fortement avec leur faible investissement, de longues années durant, dans l'étude de sujets entretenant rapport avec une modernité politique, tels nationalisme, société civile ou citoyenneté. Philosophie et science politiques, aux instruments théoriques fondés sur une tradition européenne à valeur universelle, conservèrent longtemps l'exclusive. Or, même les perspectives les plus critiques vis-à-vis des Lumières ont négligé les langues vernaculaires dans leurs réflexions sur les modalités d'accueil en contextes non-européens de ces notions politiques (Kaviraj 1992; Burghart 1998; Rajagopal 2001 sont de notables exceptions). Pourtant, travailler avec les catégories vernaculaires illumine les répertoires sociaux

et culturels et leurs négociations locales, favorisant une meilleure intelligibilité des ressorts culturels des processus, formes et modèles d'affects politiques et nationalistes. Ils déplacent aussi la focale, souvent portée sur l'éruption occasionnelle ou répétée de la violence nationaliste, vers l'analyse des procès de « naturalisation quotidienne de la nation ».

Nouvelles approches (1) - Nationalisme banal et théologies du nationalisme. Mûris au long cours dans les multiples plis de la vie ordinaire, ces processus alimentent les « sentiments d'appartenance », piliers de l'identité en apparence naturels et évidents, vecteurs de la production journalière du « nationalisme banal ». Empruntée à Michael Billig (1995) en écho aux réflexions d'Hannah Arendt sur la « banalité du mal » (1963), l'expression réfère à l'expérience du nationalisme si parfaitement intégrée à la vie ordinaire qu'elle en passe inaperçue. Documenter la fabrique du nationalisme banal implique d'examiner les processus, d'apparence bénigne et anodine, d'identification nationale et de formation d'un attachement précoce à la nation. Ainsi s'éclairent la constitution de sens/-timents d'appartenance dans la banalité quotidienne de la nation et la distinction ténue entre nationalisme religieux, sécularisme et patriotisme. Dans tout État-nation, les liturgies nationalistes se déroulant quotidiennement et périodiquement (par exemple, dans l'espace scolaire), sont fondées sur des rituels et procédures participant d'une « théologie du nationalisme ». Celle-ci peut dépendre d'une conception explicite de la fabrique de la nation comme projet théologique. Elle est alors informée par des principes d'adhésion à une doctrine ou à un dogme religieux. Tels sont les projets hindutva de construction nationale en Inde, où les partis d'extrême-droite hindoue prétendent édifier le royaume et le gouvernement du dieu Rama (*Ramrajya*) sur la base des écritures hindoues anciennes. Mais une théologie du nationalisme peut aussi s'arc-bouter sur des procédures rituelles promues par des idéologues et autres « constructeurs de la nation », nationalisme séculaire inclus. Dans l'après-coup de la Révolution française, par exemple, les parangons du sécularisme dur s'efforcèrent d'installer « une nation laïque » par l'emprunt massif des formes d'un catholicisme populaire (Ozouf 1988). Le cas français, bien qu'extrême, n'est nullement exceptionnel. Il souligne la troisième acception, plus générale, de la notion de théologie nationaliste en insistant sur l'élément sacré sous-jacent à maints projets d'édification nationale. Explicitement conceptualisées comme religieuses ou laïques, les productions et sustentations de la nation sont dotées d'une inévitable sacralité (Anderson 1983). Ainsi apparaissent les similitudes habituellement méconnues entre différentes formes de nationalisme, y compris entre sécularisme, nationalisme religieux et confessionnalisme (Hansen 2001, Benei 2008).

Nouvelles approches (2) - Sens, sentiments et ressentis d'appartenance nationale/nationaliste. Aujourd'hui, l'intérêt d'une perspective anthropologique sur le nationalisme tient au renouvellement du champ disciplinaire au croisement de recherches sur le corps, les émotions et le sensible (Benei 2008). Celles-ci montrent comment les programmes nationalistes de formation du soi reposent sur la constitution d'un « sensorium national primaire », notamment dans un contexte national-étatique. À travers son appropriation préemptive de l'univers sensoriel de la population, l'État s'efforce de mobiliser les niveaux des sensoriums développés par les acteurs sociaux — dans l'intimité de la petite enfance, les traditions musicales recomposées, les

liturgies dévotionnelles, les transformations culturelles et sensorielles engendrées par les nouvelles technologies et l'industrialisation, etc.— non seulement lors de rencontres périodiques, mais aussi dans l'union quotidienne de différentes couches de stimulations entrant dans la fabrique d'une allégeance nationale. Ces procès sont simultanément liés à une incorporation émotionnelle produite au long cours.

Celle-ci repose la question de la « fin des méta-récits » — nationalisme inclus —, prophétisée par Jean-François Lyotard voici trente ans comme la marque distinctive de la postmodernité. L'époque était alors traversée par courants et discours contraires, aux plans régional, international et transnational. Depuis, on l'a vu, l'histoire a eu raison de ces prédictions. La forme « nation » et ses émanations nationalistes se sont manifestées concrètement dans la vie d'un nombre toujours croissant d'acteurs sociaux du monde contemporain. Comment, alors, expliquer le caractère désuet, voire acquis, de la notion aujourd'hui chez maints universitaires? Par la naturalisation de l'attachement national à une mesure sans précédent. Il ne s'agit plus de partager une communauté de nation avec des lecteurs de journaux (Anderson 1983) ou de « signaler banalement » le national (Billig 1995) : la naturalisation de l'idée et de l'expérience de la nation implique son « incorporation ». C'est par l'incorporation de la nation en nous-mêmes en tant que personnes sociales incarnées, sujets et citoyens, que nous entretenons un sentiment d'appartenance nationale, aussi éphémère et vague soit-il parfois.

Conclusion : L'incorporation du nationalisme et ses limites. Un avertissement s'impose : loin de subir le projet étatique, les acteurs sociaux sont doués d'agency sociale et politique. Ils exercent plus d'autonomie que généralement concédé dans les analyses du nationalisme. La compréhension et la représentation des acteurs sociaux sont toujours le produit négocié de processus advenant en divers espaces, du foyer familial jusqu'à l'école et d'autres lieux dits « publics ». Par-delà visions et programmes étatiques relayés par des institutions-clés, l'intérêt d'une approche anthropologique faisant la part belle au corps, aux sens et aux émotions est sa mise en lumière de cette négociation toujours fragmentaire. Les dits processus n'appartiennent pas à une unité d'analyse totale, État, « sphère publique » ou autre. Pour les acteurs sociaux « au ras du sol », l'État-nation n'est pas nécessairement un objet phénoménologiquement cohérent. Ce dont ils font l'expérience et qu'ils négocient, c'est le caractère incomplet et fragmentaire d'un projet politique de formation du soi, adossé à une toile historique et culturelle de « structures de ressenti » (Raymond Williams 1958).

Également, les sens-/timents d'appartenance sont protéiformes jusque dans leur construction dialogique avec les institutions étatiques, mass media et autres lieux de culture publique. Leur incorporation n'est un procès ni exhaustif, ni final. Différents moments peuvent être convoqués dans une infinité de situations. Ce caractère labile rend l'issue de tout programme nationaliste imprévisible. Suite à ces constantes tension et incomplétude, aucun processus de nationalisme, pas même étatique, ne peut prévenir l'irruption de l'imprévisible, dans la routine quotidienne comme en des circonstances extra-ordinaires. En définitive, les programmes étatiques les mieux conçus, qui viseraient à capturer les expériences sensorielles et phénoménologiques que font les citoyens des réalités sociales, culturelles et politiques, ne peuvent en maîtriser la nature contingente.

Références

- Anderson, B. (1991) [1983], *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso.
- Arendt, H. (1963), *Eichmann in Jerusalem: A Report on the Banality of Evil*, New York, Viking Press.
- Benei, V. (2008), *Schooling Passions. Nation, History, and Language in Contemporary Western India*, Stanford, Stanford University Press.
- Billig, M. (1995), *Banal Nationalism*, Londres, Sage Publications.
- Burghart, R. (1996), *The Conditions of Listening: Essays on Religion, History and Politics in South Asia*, (C.J. Fuller et J. Spencer éd.), Delhi, Oxford University Press.
- Gellner, E. (1983), *Nations and Nationalism*, Ithaca (N.Y.), Cornell University Press.
- Hansen, T. (2001), *Wages of Violence: Naming and Identity in Postcolonial Bombay*, Princeton, Princeton University Press. <https://press.princeton.edu/titles/7189.html>
- Hobsbawm, E. J. (1992), *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*, 2d ed., Cambridge, Cambridge University Press.
- Kaviraj, S. (1992), «Writing, Speaking, Being: Language and the Historical Formation of Identities in India». Dans D. Hellman, Rajanayagam, et D. Rothermund (dir.), *Nationalstaat und Sprachkonflikte in Süd- und Südostasien*, Stuttgart, Franz Steiner, p.28-65.
- Lyotard, J.-F. (1979), *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit.
- Ozouf, M. (1976), *La Fête révolutionnaire, 1789-1799*, Paris, Gallimard.
- Rajagopal, A. (2001), *Politics after Television: Religious Nationalism and the Reshaping of the Indian Public*, Cambridge, Cambridge University Press. <https://www.cambridge.org/es/academic/subjects/sociology/political-sociology/politics-after-television-hindu-nationalism-and-reshaping-public-india?format=AR>
- Williams, R. (1958), *Culture and Society, 1780-1950*, Londres, Chatto and Windus.